

# Entretien avec Olivier Pagani

## « La créativité comme un continuum »

Olivier Pagani est enseignant et réalisateur. Depuis 2003, il travaille avec des enfants primo-arrivants dans une UPE2A sur la métropole lilloise et réalise en parallèle des documentaires de création. Son dernier film, *Romani Street View*<sup>1</sup>, fait le portrait collectif d'anciens élèves roms roumains et de leurs familles, tous issus du même village.

Le site De Mons au monde, créé en 2005, est un cahier collectif qui garde trace de ce que font et vivent les élèves dans cette classe : <http://demonsaumonde.free.fr>

Entretien réalisé par Régis Guyon en novembre 2016.

**Régis GUYON.** Avant d'aborder la relation qui existe entre vos deux activités, pouvez-vous nous présenter la situation de la scolarité des élèves allophones dans la métropole lilloise, et tout particulièrement des enfants roms qui sont présents dans votre école comme dans votre dernier film, *Romani Street View* ?

**Olivier PAGANI.** Le Nord a été une terre d'immigration importante – en tant que fils d'immigré, j'en sais quelque chose – mais ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui. La région est actuellement une terre d'immigration « moyenne ». Chaque année, j'accompagne entre 30 et 40 enfants qui vivent dans deux quartiers populaires de l'est de Lille (Fives et Mons-en-Barœul). Je ne peux pas généraliser ce que je vois en classe à l'échelle de la métropole, mais les origines des enfants sont très variées, de 7 à 15 nationalités par an, à l'image

de la diversité de ces deux quartiers. Les migrations d'aujourd'hui sont très liées à celles qui les ont précédées. On vient souvent rejoindre des familles parties et installées avant nous.

Ces dernières années, il y a deux « profils » européens qui se dégagent : des familles italiennes et espagnoles d'origine marocaine, victimes de la crise économique de 2008, qui ont tout perdu là-bas et viennent ici tenter leur chance dans le petit commerce de quartier qui tiennent leurs frères et cousins ; ensuite, beaucoup d'enfants roms slaves, victimes à longue distance des guerres de Yougoslavie. Ce sont des enfants souvent nés en France et dont les parents ont fui les guerres des années 1990. Ils ont erré de squat en squat, avec une scolarité en dents de scie, voire pas de scolarité du tout. Il est d'ailleurs très déstabilisant de rencontrer autant d'enfants qui n'arrivent réellement à l'école qu'à 10 ans, alors qu'ils ont toujours vécu ici. Ils ont souvent atteint un petit niveau de langue orale mais je rencontre beaucoup de préados qui ont un niveau grande section de maternelle à l'écrit.

---

<sup>1</sup> Le film *Romani Street View* (75 min) est accessible sur <https://vimeo.com/143235003> (bande-annonce sur <https://vimeo.com/143748916>). Six familles du même village font le même voyage : 3 000 km, de la Roumanie à mon école. Ces familles roms, que l'on imagine toujours sur les routes, nous parlent de la seule chose qui les anime vraiment : pouvoir un jour pointer un petit carré sur la carte et dire : « C'est ma maison. » (@Dschubba, Pictanovo [Région Hauts-de-France], Le Fresnoy [Studio national des arts contemporains, Tourcoing], 2016)

Tous les films d'Olivier Pagani sont visionnables en ligne : [www.film-documentaire.fr/4DACTION/w\\_liste\\_generique/C\\_32521\\_F](http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_liste_generique/C_32521_F).

Pour les Roms roumains, c'est un peu différent. Leur migration a été importante, soudaine et très visible et tous les dispositifs UPE2A de la métropole ont été concernés par cette réalité. En préparant le film *Romani Street View*, en 2013, j'ai fait le décompte de tous les élèves que j'avais suivis jusque-là : 45 enfants, pour 28 familles concernées, dont plus de la moitié provenaient du même coin, c'est-à-dire la campagne de Bacău, dans le Nord-Est de la Roumanie (17 familles étaient originaires de Valea Seacă, Adjud et Onești). J'avais sous les yeux une réalité très locale mais qui témoignait d'une aventure collective. C'est cet « accident du local », qui crée une vision globale, dont j'ai essayé de rendre compte dans le film.

**R. G.** On voit bien, à travers le site De Mons au monde, que l'image et le numérique offrent des possibilités de travail que vous aimez explorer. Pouvez-vous nous expliquer le rôle central de l'image, sous toutes ses formes (albums, dessins, films), dans votre pratique ?

**O. P.** Pour que les élèves aient envie de se parler, j'ai voulu tout de suite créer des situations de communication authentique, et cela passe forcément par l'image. J'apporte des choses, des albums jeunesse, des courts métrages, un logiciel, des supports divers et variés, mais ce qui compte le plus pour moi, c'est d'arriver à bien susciter et à accompagner une expression qui part d'eux-mêmes. Il me paraît central d'utiliser l'expression personnelle et la coopération entre les enfants dans des situations aussi authentiques que possible. J'ai débuté dans ce poste en regardant de près ce que la pédagogie Freinet pouvait apporter. Et pour accéder à l'expression personnelle quand il n'y a pas de français, le dessin libre est à mon sens le premier acte de communication authentique transculturel. C'est bien dommage que le dessin

“

**au jour le jour,  
du désir de langue  
orale et écrite**

”

spontané des enfants soit si peu investi à l'école. Une fois qu'on a un dessin libre, le travail peut consister à le transformer en texte libre, qui emmène avec lui de la langue orale et écrite, et surtout, au jour le jour, du désir de langue orale et écrite.

Le numérique m'a servi en classe pour conserver toutes ces productions : les textes sont numérisés et enregistrés, puis mis en ligne sur le site, qui est à la fois un espace d'archivage et de partage. Quant à Google Street View, cette application me permet de récupérer de la géographie intime à distance, de la faire entrer dans l'espace de la classe pour en faire quelque chose de commun.

**R. G.** Avant d'évoquer cet usage, pouvez-vous nous parler des différentes expériences que vous pratiquez en classe, notamment autour des films d'atelier ?

**O. P.** On a fait plusieurs fois des films d'atelier sur toute une année scolaire, avec des dossiers, des financements... Je jouais à chaque fois le rôle de l'intervenant « image » et le financement nous permettait de travailler avec une autre discipline. En 2007, on a fait un film où les enfants entraient littéralement dans leurs photos de famille grâce à la technique de l'incrustation sur fond bleu. En 2008, on en a fait un autre sur la vie de créatures cachées dans l'école, en filmant des marionnettes qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées. En 2013, on a participé à la



Romani Street View © Dschubba, Pictanovo, Le Fresnoy

première édition du dispositif « Raconte ta ville » de Réseau Canopé avec des vidéos d'actions poétiques (musique, cirque et land-art) réalisées dans la ville et placées dans Google Maps, à l'endroit où elles s'étaient déroulées.

Tous ces gros projets ont été passionnants mais ils ne sont pas toujours en adéquation avec le climat d'instabilité dans lequel je travaille. Dès que c'est possible, j'essaie d'en faire, car j'aime bien que les petites choses prennent de l'ampleur mais aujourd'hui, je suis plus attentif aux petites choses qui restent des petites choses. Winnicott disait qu'on pouvait se faire une omelette de manière créative et je suis complètement en phase avec ça. Je vois la créativité comme un continuum. Quand je fais mes courts métrages philosophico-poétiques, je me sens très proche de ce que font mes élèves quand ils s'autorisent à inventer en dessinant un « bonhomme têtard », une maison et une fleur et en écrivant deux lignes de texte. C'est fondamentalement cet acte-là qui m'intéresse. À partir de 2008-2009, mes effectifs sont devenus beaucoup plus instables, notamment avec l'absentéisme des enfants roms roumains des terrains, et j'ai dû resserrer mon travail sur l'essentiel. Je pense que pour être intéressante, l'école doit vraiment proposer une aventure culturelle à chacun. Et pour moi, l'aventure scolaire à budget zéro, c'est le texte libre, et c'est très enthousiasmant. La « base de ma base » en français langue seconde (FLS), ce sont les rudiments Freinet, c'est-à-dire : entretien du matin, phrases du jour et textes libres. Rétrospectivement, je pense même que les petits projets culturels quotidiens sont plus importants que les gros projets culturels ponctuels, justement parce qu'ils sont quotidiens. Même si dès que j'en ai l'occasion, j'essaie de monter en gamme, ou en effets, pour que la production des élèves soit visible sur un quartier ou au-delà, et que le « problème » que soulève la présence de

“

**une solution  
interculturelle  
joyeuse et simple**

”

ces élèves atypiques, non désirés, sur lesquels pèsent de grands débats contradictoires sur l'intégration, l'inclusion ou l'assimilation, devienne une solution interculturelle joyeuse et simple.

**R. G.** Il semble que le format court des films et des textes mis en ligne permet de créer une continuité, malgré les situations scolaires très instables de ces enfants ?

**O. P.** Exactement, je suis vraiment dans un environnement de travail qui change tout le temps, car les élèves arrivent et sortent des groupes tout au long de l'année. Ce qui m'a permis de structurer les apprentissages en laissant la liberté au cœur de l'action, c'est de construire une journée très cadrée. Je m'occupe de groupes différents chaque jour, mais nous vivons à chaque fois des journées identiques. Il y a une dizaine de situations dans la journée et la plus importante à mes yeux, c'est la pratique quotidienne du texte libre : on les produit, on les partage et on augmente chaque jour le patrimoine de classe.

Google Street View participe de la même démarche : on augmente notre territoire en allant se balader dans ces rues lointaines qu'habitaient les élèves. Lorsqu'un nouvel élève arrive, on va sur Google Earth pour situer son pays par rapport au nôtre et on zoome jusqu'à arriver à sa maison, son école, à sa géographie intime. Tout le monde comprend ces images-là et ça crée un désir d'expression très fort, qu'il ne reste plus qu'à transcrire en français oral ou écrit.

**R. G.** À partir de la parole et de l'écrit que la démarche a générés, comment assurez-vous le lien avec les outils de la langue ?

**O. P.** On a une chance incroyable, en tant que professeurs de FLS exerçant dans un milieu francophone, c'est que notre discipline n'est pas un objet extérieur à nous. Quoi qu'on fasse, on le fait en français et du coup, tout ce que l'on imagine peut devenir une véritable situation d'apprentissage.

En langue orale, les règles sont présentes sans qu'on les formalise. Avant d'observer des règles, il faut produire des phrases, il faut pouvoir parler énormément et se tromper énormément pour pouvoir observer rapidement des régularités, intégrer la logique de la langue. C'est ce qu'on fait dans nos petits regroupements UPE2A et je crois même que c'est notre principal apport à la classe ordinaire. La syntaxe a un fondement logique. Travailler avec des migrants, c'est revenir d'abord au moteur de la syntaxe, à la logique de la langue, qui doit d'abord être exercée à l'oral. On met souvent la charrue avant les bœufs et on sacrifie beaucoup de temps de classe avec des exercices d'application de notions écrites qui sont méconnues à l'oral. Pour moi, la règle sert à résumer un tâtonnement. L'apprentissage de règles de grammaire n'a de sens que quand ces règles sont maîtrisées à l'oral par l'ensemble des enfants du groupe. Freinet a écrit la *Grammaire française en quatre pages*. Cet effort de concision m'intéresse car dans mon métier, je travaille sur les fondations de ma propre langue. Si je veux vraiment la transmettre rapidement, il faut savoir distinguer l'essentiel de l'accessoire. Cela a été un travail très difficile et intéressant pour moi de me défaire de ma maîtrise de la langue et de la réapprendre avec eux. Je précise que le but n'est pas de réduire la langue mais de la rendre fonctionnelle, pour l'apprenant, le plus rapidement possible.

**O. P.** Il me semble que c'est précisément ce que l'on voit au tout début du film *Romani Street View*, lors d'une scène de production de texte ?

**O. P.** En effet. Cette scène nous plonge d'emblée dans la production d'un tout premier texte, c'est-à-dire un élève non scripteur et non francophone. On est sur le premier geste, comme dans les classes Freinet en maternelle. Là, les



Romani Street View © Dschubba, Pictanovo, La Frisnoy

enfants ne connaissent pas les lettres et pourtant, ils écrivent des textes. Il est important qu'ils aient l'impression d'écrire ce texte. Quand Asmar, le petit Algérien du début du film, dessine la tour Eiffel et fait une phrase sur son arrivée en France, je sens qu'à ce moment il se dit : « C'est moi qui ai fait cela. » Après, évidemment, il apprend les lettres, les sons et, progressivement, il va produire des brouillons qui vont évoluer, devenir de plus en plus justes au niveau graphophonétique. Ensuite, on voit apparaître la segmentation en phrases, la segmentation en mots et l'écriture cursive. Mais il me semble important que l'on soit toujours dans un contexte de communication authentique : on écrit pour raconter quelque chose, pas seulement pour faire des exercices. Grâce au site, chaque élève a un retour vivant sur ce qui a été produit il y a longtemps, et peut apprécier son évolution. En fin d'année, Asmar rigolait en revoyant son premier texte.

**R. G.** Le site serait comme une sorte de banque de données, de traces, de qui l'on est, d'où l'on vient et de l'histoire que l'on est en train de raconter, à travers l'école, et qui est finalement une histoire collective ?

**O. P.** Oui, tout le monde voit et écoute les textes de tout le monde, c'est pour cela qu'on parle de patrimoine de classe. En cours d'année, l'élève se souvient des textes des autres, il peut s'y référer. J'ai la chance de ne pas avoir de programme. Mon métier est régi par une simple circulaire. Je fais très peu de chose dans cette classe. On ne fait « que » du français, mais on essaye de le faire de manière fondamentale.

Même si mon activité n'est pas exempte de contradictions, ce que je fais n'est pas une pédagogie « alternative » à défendre, c'est une « pédagogie complémentaire ». Le rapport avec la classe ordinaire est facilité. Ce que l'on produit en UPE2A veut être un complément de ce qui est fait en classe ordinaire, et même si c'est très différent, je fais le pari que ça se rejoindra. Le site nous aide parfois à créer ce lien. Beaucoup de classes ont un ordinateur avec internet et sont de plus en plus équipées en tableau blanc interactif. Certains enseignants demandent à l'élève primo-arrivant de présenter ses textes à la classe, ce qui permet de faire un retour en classe ordinaire sur ce qui est fait dans le petit groupe. Cela a souvent beaucoup d'effets car pour ses pairs, cet élève souvent dévalorisé leur apporte des informations étonnantes, pleines d'intérêt, et de la technologie.

**R. G.** Pour en revenir à *Romani Street View*, quel cheminement vous a conduit à faire un film à partir d'une pratique de classe ?

**O. P.** Comme je le disais, à chaque nouvelle arrivée d'élève, on trouve un moment dans la journée pour aller sur Google Earth et situer son pays par rapport aux autres. À l'accueil, le matin, les élèves peuvent naviguer dans Street View pour refaire leur chemin de la maison à l'école. Ils refont en virtuel ce qu'ils viennent de faire vingt minutes avant. Souvent, il ne s'agit pas d'aller explorer le lointain mais plutôt de réexplorer le connu.

Depuis 2007, j'ai eu beaucoup d'élèves roms roumains ; dans les années 2010, ils représentaient jusqu'à 50 % de mon effectif. Cette migration me questionnait plus que les autres car je la comprenais moins bien. Je ne suis jamais allé en Roumanie, je n'avais aucune idée de ce qu'ils pouvaient avoir quitté pour accepter de vivre dans les conditions qu'ils connaissent ici. Et Street View n'était pas



Romani Street View © Dschubba, Pictanovo, Le Fresnoy

opérationnel en Roumanie dans les années 2010-2011 ; il y avait de grandes villes roumaines en Street View, on pouvait aller à Bucarest, mais pas sur les chemins des villages. Au printemps 2013, Google fait une mise à jour et nous informe que toute la Roumanie est numérisée ; alors on s'est promené dans le village de Valea Seacă et je me suis rendu compte que tous les élèves que j'avais ce jour-là venaient du même village ou des villages alentours. La première fois, ça a été un choc pour eux de revoir leur village. Beaucoup de choses avaient changé. La particularité de ce village, c'est que tout le monde était dehors et que la rue était le lieu de la convivialité. La place du village, c'était la rue. Les enfants reconnaissaient tout le monde. La semaine suivante, je suis arrivé avec un appareil photo numérique et on a enregistré tout ce que les élèves pouvaient raconter sur leur village. Je sentais que les échanges étaient tellement riches que leur enregistrement pourrait devenir un film, mais je voulais que ce soit d'abord une vidéo de classe. J'ai d'abord réalisé un montage, qui s'appelle « Chemin faisant », et que j'ai tout de suite mis en ligne sur le site de classe. Après, il y a eu le temps du film ; c'était mon septième film, mais mon premier long métrage et c'était la première fois que je faisais un « documentaire social ». Il y a eu un long temps d'écriture et de réflexion, qui m'a permis de relativiser l'usage de Street View, pour ne pas écraser les familles sous le concept. Je voulais que Street View soit un outil au service des histoires et pas un outil au service de l'outil. Ensuite, il a fallu reprendre contact avec les familles et trouver les personnages, essayer de voir ce que chacun pouvait apporter dans ce récit collectif.

Mais c'est vraiment un projet qui est parti de la salle de classe. Ma première idée n'était pas forcément de faire un film, mais plutôt un webdocumentaire avec

les élèves, en intervenant directement dans Street View à partir de leurs productions, notamment des dessins...

**R. G.** Et pourquoi n'avez-vous pas finalement choisi cette écriture ?

**O. P.** Pour des raisons techniques et de production. Intégrer des calques dans Street View était très compliqué, et puis il m'aurait fallu une maison de production, ce qui aurait changé toute ma démarche. Je réalise des films depuis que je suis enseignant, mais de manière associative, presque en autoproduction. Je suis bénévole sur ce projet, ce qui m'a offert le luxe de la gratuité : ne dépendre de personne et faire exactement ce que je voulais. Avec le webdocumentaire, le récit aurait été éclaté et je n'aurais peut-être pas réussi à faire sentir le point commun de toutes ces histoires individuelles. J'ai facilement accédé aux familles, et le dispositif Street View a fonctionné tout de suite : il y avait des paroles très riches, très intéressantes, j'avais l'impression que l'on était des pionniers de ce que l'on découvrait, mais j'ai mis du temps à trouver le fil narratif. Dès le début, la quête de la maison était au cœur de tous les échanges ; cette idée renversait totalement le cliché du nomade perpétuel. Tout le monde avait une maison là-bas et tout le monde cherchait une maison ici. C'est quand j'ai eu l'idée d'apporter un jeu de l'Oie en classe que j'ai trouvé comment organiser toute la matière du film, car le principe de ce jeu me semblait illustrer parfaitement les règles de cette migration-là : un « jeu de l'Oie de l'habitat », qui a commencé bien avant leur arrivée en France. À Valea Seacă, il y avait déjà eu une migration décisive dans les années 1960, à l'époque où les Roms se trouvaient à côté, dans la forêt. Le film nous a permis de faire un peu d'archéologie : Mircea, un des parents, raconte comment le premier Rom est

“

**la quête de  
la maison était  
au cœur de tous  
les échanges**

”

arrivé dans le village, puis comment la communauté s'est peu à peu mélangée avec les autres habitants. Ensuite, il est question des gens qui sont partis vers l'Union européenne, bien avant Schengen, en 2007. Le film revient par exemple sur l'histoire de Samata qui part en Norvège six mois pour

pouvoir construire un toit à sa maison de Valea Seacă. Six mois d'accordéon en Norvège pour un toit en Roumanie. C'est la stratégie classique du migrant qui part seul, pendant un temps donné, dans un pays offrant des possibilités de travail, des ressources. Le personnage de Romeo, lui, est l'aventurier du film, le prospecteur. Il est parti dès les années 1990, a arpenté une dizaine de pays et à chaque fois, il trouve une activité, que ce soit l'accordéon, la manche ou le bâtiment. C'est peut-être bien lui le premier Rom roumain à être arrivé sur Lille. En 2002, il part pour l'Angleterre avec un faux visa, se retrouve au centre de rétention de Lesquin, se fait passer pour Moldave – ce qui lui évite une expulsion – et se retrouve à explorer Lille, comme un chercheur d'or. C'est l'un des pionniers de cette migration-là et c'est un père d'élève ! À partir de 2007, les migrations ont concerné les familles entières. J'essayais de comprendre les différents circuits des familles, pourquoi certaines avançaient, ou pas, dans l'habitat – restaient pendant des années en caravane ou entraient dans un village d'insertion, entraient dans un foyer d'urgence et ensuite dans un appartement avec boulot et cours



Romani Street View © Dachuuba, Pictanovo, Le Fresnoy

de français –, et comment d'autres restaient là, sur les terrains, en attendant des années. Il n'y avait pas de règles. Ces choses ne sont pas pensées. Il n'y a aucun droit fondamental réellement assuré à l'échelle européenne. Pour les plus pauvres, « l'aventure européenne » est un jeu de l'Oie. Ce film m'a rapproché d'idées simples, qui paraissent encore complètement utopistes mais qui me semblent pourtant assez logiques, comme le droit au logement ou le revenu de base européens. Ce film m'a plus appris et rapproché de l'économie que de l'ethnologie.

**R. G.** Comment le film a-t-il été reçu par ces familles ?

**O. P.** Quand j'ai terminé le film, en novembre 2015, je suis allé chez chacune des six familles pour visionner le film avec elles. Je leur ai donné deux DVD, un pour elles, un pour faire tourner. La réception était très bonne, mais les conditions de visionnages étaient toujours inattendues, à l'image du tournage. Parfois, lorsque j'arrivais, il y avait quinze personnes, des enfants qui couraient partout devant la télé, et comme on n'entendait rien, je devais faire des résumés de ce qu'on voyait. Mais tous les personnages ont vu le film, je ne sais pas si tout le monde l'a aimé mais tout le monde l'a accepté. Pour autant, je ne peux pas dire dans quelle mesure ils partagent le projet du film ni quel impact il a eu sur la communauté. Certaines familles ont bien compris que raconter leur histoire pouvait faire changer le regard des gens sur eux, et que c'était ce qui m'intéressait le plus. Il y a même certains personnages que je considère comme des coauteurs du film.

**R. G.** Avez-vous réussi à le diffuser plus largement ?

**O. P.** À Lille, oui. Aucun de mes films n'a eu une telle diffusion ici, il y a eu onze projections dans des lieux très différents, festivals, cinémas d'art et essai, cafés citoyens, mairies de quartier, collèges, prison... Il répond à une attente du public par rapport à la réalité locale. Hors région, il a moins circulé que certains de mes autres films mais il est allé à Besançon (Diversité), à Blois (Rendez-vous de l'histoire), à Paris (Maison des sciences de l'homme, musée de l'Immigration) et à Bourges (Bandits-Mages). Il a aussi été projeté dans plusieurs Ateliers Canopé (Lille, Besançon, La Réunion). J'accompagne autant que possible les projections et j'aime bien quand il est vu loin de Lille, car l'intention du film est de ramener cette migration méconnue dans le droit commun des migrations connues et documentées. Même si le film a forcément un aspect ethnologique, je ne voulais pas avoir un point de vue trop ethnologiste parce que ça aurait catégorisé les personnes comme des « cas particulier » alors que la problématique est universelle. À Blois ou à La Réunion, les Roms roumains, on ne connaît pas et pourtant, « ça parlait ». Beaucoup de spectateurs me parlent de leur surprise d'avoir été autant en empathie avec les personnages du film. Quand j'entends ça, je me dis que, quelque part, c'est gagné. Le Rom roumain est l'archétype du paria en Europe. Pour lui, tout est difficile. Voir les problèmes de logement, de travail, de revenus qu'il rencontre quand il tente l'aventure, c'est peut-être se poser les bonnes questions pour l'Europe sociale en général.

*Un extrait de cette interview d'Olivier Pagani figure dans le dossier en ligne de Réseau Canopé « Spartacus et Cassandra. Itinéraire de deux jeunes Roms ». À partir du documentaire Spartacus et Cassandra de Ioanis Nuguet (2015, 81 min), disponible en streaming, un dossier pédagogique propose différentes pistes d'analyse et des ressources autour des questions soulevées et de leurs enjeux.*

**reseau-canope.fr** < Éducation & Société < Inclusion scolaire < Itinérance et scolarité